

# ARCTOS

ACTA PHILOLOGICA FENNICA

**VOL. XLVII**

HELSINKI 2013

## INDEX

NECİP FİKRİ ALİCAN – HOLGER THESLEFF	<i>Rethinking Plato's Forms</i>	11
ANN BRYLSBAERT	<i>Set in Stone? Socio-Economic Reflections on Human and Animal Resources in Monumental Architecture of Late Bronze Age Tiryns in the Argos Plain, Greece</i>	49
GUALTIERO CALBOLI	<i>A propos de l'ode d'Horace 4,9, en défense de Marcus Lollius. Quelques observations</i>	97
ULRIKE EHMIG	<i>Risikobewältigung bei Schwangerschaft und Geburt in der römischen Antike: lateinische dokumentarische und archäologische Zeugnisse</i>	111
RUDOLF HAENSCH	<i>Von Poppaea zu Pulcheria – Das Bemühen um göttlichen Beistand bei der Geburt eines kaiserlichen Nachfolgers</i>	131
KAI JUNTUNEN	<i>The Arrogant Armenian – Tiridates (Bagratuni) in Cassius Dio and Movses Khorenats'i</i>	153
NIKOLAOS KÄLVIÄINEN	<i>Levels of Style in Byzantine Greek and the Role of Syntactic Complexity: A Quantitative Analysis of the Sentence Structure of Three Early Byzantine Hagiographic Texts</i>	173
ANTONIO PISTELLATO	<i>Gaius Caesar, or the Ideal Non-princeps: A Tiberian Issue</i>	199
ARI SAASTAMOINEN	<i>Physical and Visual Characteristics of Latin Building Inscriptions. The Case of North Africa</i>	219
ELINA M. SALMINEN – MIKA KAJAVA	<i>Myrrhine's Ball Revisited</i>	243
OLLI SALOMIES	<i>A Note on the Speeches of the Prosecutors in Cicero's pro Milone 35–6</i>	257
HEIKKI SOLIN	<i>Analecta epigraphica CCLXXXV– CCXCI</i>	265
	<i>De novis libris iudicia</i>	301
	<i>Index librorum in hoc volumine recensorum</i>	393

*Libri nobis missi*

399

*Index scriptorum*

403

## A PROPOS DE L'ODE D'HORACE 4,9 EN DÉFENSE DE MARCUS LOLLIUS. QUELQUES OBSERVATIONS<sup>1</sup>

GUALTIERO CALBOLI

Il peut sembler hasardeux de prendre comme objet d'étude une des odes du livre quatrième d'Horace lorsqu'il y a maintenant le riche commentaire de Paolo Fedeli et Irma Ciccarelli 2008, mais étudier Horace est toujours une occasion de mieux connaître ce grand poète dans ses lumières et ses ombres, ainsi que le grand siècle d'Auguste et du classicisme romain. Je dois dire encore que j'ai changé le titre que j'avais d'abord choisi, qui était trop provocateur ("La *clades Lolliana* et les mensonges rhétoriques d'un poète courtisan"), même si je n'ai pas changé d'avis: la *clades Lolliana* avait été une véritable *clades*, justement comparée par Tacite à la *clades Variana*, Horace a été dans ce cas comme dans beaucoup d'autres à la fin de sa vie un poète courtisan et il a dit des mensonges, plus ou moins consciemment, pour exalter un personnage qui ne méritait rien de tout cela, mais, surtout, pour mettre en lumière l'importance de sa poésie.

La première question qu'on rencontre en lisant cette ode est une question linguistique, *Ne forte credas*. Fedeli – Ciccarelli (2008, 409 sv.), se sont posé le problème de savoir s'il s'agit d'un prohibitif indépendant ou d'une proposition finale, mais ils posent la question d'une façon plutôt stylistique que grammaticale, c'est-à-dire si à la fin de la phrase (*uerba loquor socianda chordis*) il y a un arrêt fort (prohibitif indépendant) ou faible (subordination finale). Ils disent alors que dans le latin classique le présent du subjonctif, qui est fréquent dans le latin archaïque, est employé bien rarement. C'est une chose bien connue que moi-même j'avais déjà soulignée (Calboli 1966, 294), mais à propos de laquelle on ne doit pas oublier que le présent est bien employé, sans avoir la fréquence du parfait (*\*Ne forte credideris*). Pour ma part je pense qu'ici le signifié est celui

---

<sup>1</sup> Je remercie mon ami Michel Poirier, qui comme parlant français et grand connaisseur de l'antiquité classique a bien voulu contrôler et corriger le français de mon texte.

de donner un précepte et une inhibition, un signifié qui a été mis en lumière par W. D. C. DE MELO (2007, 253), à propos du latin archaïque. On doit considérer l'*usus scribendi* d'Horace et Fedeli – Ciccarelli donnent les lieux d'Horace où on trouve *ne forte* avec un subjonctif présent pour démontrer qu'il s'agit toujours d'une subordination finale. Je donne ces exemples:

(1) Hor. sat. 2,1,80–83: *sed tamen ut monitus caueas, ne forte negoti / incutiat tibi quid sanctarum inscitia legum: / si mala condiderit in quem quis carmina, ius est / iudiciumque; epist.1,13,11–13: uictor propositi simul ac perveneris illuc, / sic positum seruabis onus, ne forte sub ala, fasciculum portes librorum, ut rusticus agnum; 2,1,208–211: ac ne forte putes me quae facere ipse recusem, / cum recte tractent aliis laudare maligne, / ille per extentum funem mihi posse uidetur / ire poeta, meum qui pectus inaniter angit; ars 176–8: ne forte seniles / mandentur iuueni partes pueroque uiriles, / semper in adiunctis aeuoque morabimur aptis; 403–7: dictae per carmina sortes / et uitae monstrata uia est et gratia regum / Pieriis temptata modis ludusque repertus / et longorum operum finis: ne forte pudori / sit tibi Musa lyrae sollers et cantor Apollo.*

Fedeli – Ciccarelli ajoutent (pp. 410 sv.) qu'Horace dépend probablement de Lucrèce qui emploie la formule *ne forte putes* (Lucr. 2,410: *ne tu forte putes; 2,718.842; 4,129: sed ne forte putes* avec un module initial produit par la césure penthémimère)<sup>2</sup> et ceci contribuerait encore à souligner la grandeur poétique d'Horace dans son émulation avec un grand poète comme Lucrèce. Pour ma part je ne voudrais pas aller ici au-delà de ce qu'Horace nous dit lui-même – et il ne dit rien sur cet emploi –, parce qu'il est trop facile de trouver des références à d'autres textes poétiques, et l'accumulation très riche d'observations de Fedeli – Ciccarelli peut aboutir à nous donner un Horace-Fedeli différent d'Horace Flaccus.

Eduard Fraenkel, à son tour, a consacré à cette ode deux pages et demie (Fraenkel 1963, 423–26), en faisant des observations très importantes: il a mis en rapport cette ode 4,9 avec l'ode 4,8: *Donarem pateras*, dans laquelle Horace dit à Censorinus qu'il va lui donner ce qu'il peut, les *carmina* (*carmina possumus donare*), et les *carmina* donnent un souvenir immortel : *neque / si chartae sileant, quod bene feceris, / mercedem tuleris [...]* *Dignum laude uirum Musa uetat mori* (carm. 4,8,20–22.28). C'est ce qu'Horace dit dans la strophe *uixere*

<sup>2</sup> Cf. Paulson 1911, 124.

*fortes ante Agamemnona/ multi : sed omnes inlacrimabiles/ urgentur ignotique longa / nocte, carent qui uate sacro,*<sup>3</sup> qui est le pivot de notre ode 4,9, comme on le verra mieux plus loin.

Fraenkel (1963, 425) présente une observation juste, me semble-t-il, à propos de l'expression *Ne forte credas* sur laquelle s'ouvre cette ode: on doit attendre jusqu'au vers 33 pour apprendre qu'Horace s'adresse à Lollius, tandis qu'au début il semble s'adresser au lecteur. "He therefore takes advantage of an ambiguous 'thou', *ne forte credas*. Only when nearly two-thirds of the poem are over does it become clear that here, as in most Horatian odes, an individual person, Lollius, is being addressed". C'est une observation très subtile, mais il me semble que tout effet didactique joue sur cette ambiguïté de s'adresser aux lecteurs en même temps qu'au dédicataire du poème. Fedeli – Ciccarelli (p. 411) se débarrassent d'une façon maladroite de l'observation de Fraenkel en disant que selon Fraenkel et Syndikus Horace s'adresse à Lollius, mais, après avoir dit cela, ils développent la même pensée: "Non è escluso, però, che Orazio sfrutti l'ambiguità della seconda persona sia all'inizio sia alla fine dell'opera (v. 45: *non...uocaueris*): grazie ad essa, infatti, anche il lettore si sente coinvolto e diviene un interlocutore privilegiato al pari del reale destinatario". C'est la même idée qu'on trouve chez Fraenkel.<sup>4</sup> D'autre part c'était la même chose chez Lucrèce: lorsqu'il disait, *Sed*

<sup>3</sup> Sans tenir compte de la fausseté objective de cette affirmation (les Annales de Mursilis, le poème de Gilgames et beaucoup d'autres documents démentent Horace), ce qui est important est l'idée que seule la célébration par un poète épique ou lyrique pouvait donner l'immortalité. Ceci était une tâche de la poésie épique d'Homère et la préoccupation d'Horace est d'affirmer la même capacité de la poésie lyrique à donner l'immortalité. C'est l'idée défendue dans cette ode (*non, si priores Maeonius tenet / sedes Homerus, Pindaricae latent / Caeaque et Alcaei minaces / Stesichorique graues Camenae*) et démontrée dans l'ode 6 du livre quatrième où Horace nous dit qu'Apollon, le dieu de la poésie lyrique, en tuant Achille, a rendu possible qu'il y eût des Troyens survivants pour donner naissance à Rome, Troyens qu'Achille aurait tous tués. D'autre part il est bien connu que César et Auguste avaient intérêt au jugement de la postérité, parce que César envoyait Alexandre le Grand pour l'empereur de ses entreprises (Suet. *Caes.* 7,1), et Auguste regrettait qu'Horace ne lui eût dédié aucune de ses épîtres littéraires, Suet. *v. Hor.* lin. 31: *an uereris* [c'est Auguste qui parle], *ne apud posteros infame tibi sit, quod uidearis familiaris nobis esse?*

<sup>4</sup> Elisa Romano (1991, 893) cherche à nier sans aucune discussion le rapport institué par Fraenkel entre les odes 7–8–9, et elle cherche aussi à démontrer qu'Horace a écrit cette ode en réponse à des détracteurs en raison de l'amitié entre Auguste et Lollius. Mais les détracteurs de Lollius sont venus après la mort d'Horace et aussi de Lollius (Velleius Paterculus, Pline l'Ancien, Tacite, Svéton) et la grande amitié entre Lollius et Auguste est supposée par le fait qu'Auguste après la *clades Lolliana* "non perdetta la fiducia in lui e nel 2 a.C. lo destinò come *comes et rector* del nipote Gaio Cesare". Mais Auguste dut intervenir lui-même contre

*ne forte putes*, il s'adressait d'un point de vue formel à Memmius, mais en réalité et en même temps au lecteur. C'est normal. On ne peut penser qu'Horace gardait de manière stable dans son esprit une personnalité mineure telle que Lollius: ici même Fraenkel (p. 426) nous a donné une observation très pertinente dont on ne peut pas se débarrasser aisément: "It may be doubted whether Lollius was greatly pleased in reading the ode in which it takes the poet so very long to come to his addressee. He may have hoped that at least the concluding part of the poem would be solely concerned with himself and his *uirtutes*. But if he cherished any such hope, disappointment awaited him". Je suis d'accord avec Fraenkel: les deux dernières strophes de l'ode (*non possidentem multa uocaueris / recte beatum* – tu ne pourras pas appeler heureux celui qui possède beaucoup, mais celui qui est content de sa pauvreté) s'adressent à Lollius d'une façon encore moins certaine que le *Ne forte credas* du début, et ceci pour deux raisons: l'une est la généralité de l'eudaimologia (qui est l'heureux? Non celui qui a beaucoup, mais celui qui peut supporter la pauvreté, *pauperiem pati*),<sup>5</sup> l'autre la référence à la pauvreté de Lollius. Car si je n'ai aucune difficulté à accepter l'idée de Fedeli – Ciccarelli que l'on ne doit pas juger Lollius sur ce qu'il a fait à la fin de sa vie, ramasser beaucoup de richesses, et aussi se laisser corrompre par le roi des Parthes, je ne pense pourtant pas que Lollius quinze ans avant était quelqu'un qui aimait la pauvreté: il valait donc mieux être générique, se débarrasser grâce à la référence générique de toute responsabilité à l'égard de Lollius, sans considérer s'il était ou s'il n'était pas amateur de la pauvreté. C'est vrai qu'Horace n'a pas eu honte de dire un mensonge à propos de la *clades Lolliana*, lorsqu'il dit: *per obstantis cateruas / explicuit sua uictor arma*. Mais dans ce cas ajouter le mot *uictor* pour quelqu'un qui n'avait pas été *uictor* du tout, c'était nécessaire pour empêcher qu'on pensât que Lollius avait été vaincu complètement. Il s'était dégagé des *obstantis cateruas* (exagération poétique et courtoise d'Horace pour excuser Lollius). En réalité les Romains s'étaient enfuis en laissant l'aigle de la cinquième légion dans les mains des Sygambres.

Après la mort de Virgile qui avait eu lieu en l'an 19, après le *Carmen saeculare* de la composition duquel il avait été chargé en 17, Horace s'apercevait qu'il était désormais le plus grand poète de Rome. Alors aux mots avec lesquels

---

les Sygambres et M. Lollius est présenté par Tacite et par Svétone, les deux auteurs auxquels se réfère Romano, très mal par Tacite, *ann.* 3,48,2, comme *auctorem C. Caesari prauitatis et discordiarum* selon le témoignage de *Sulpicius Quirinius*, et par Svétone, *Tib.* 12–13, comme auteur des toutes sortes de *criminationes* contre Tibère. Elisa Romano nous a donné la plus maladroite défense de Lollius que je connaisse et la pire explication de ce problème.

<sup>5</sup> Sur l'eudaimonie dans le monde grec et romain voir Forschner 1994, 22–79.

il ouvre l'ode 3,1: *odi profanum uulgus et arceo* il donne comme suite dans l'ode à Melpomène (4,3) l'affirmation pleine d'orgueil: *quod monstror digito praetereuntium / Romanae fidicen lyrae* (4,3,22 sv.). Il a fait aussi dans l'ode 4,6,17–24 la subtile observation que la poésie lyrique a été aussi importante que l'épique parce que c'est Apollon qui, en tuant Achille par la main de Paris, a permis le sauvetage d'Enée et des Troyennes qui auraient été tous tués par Achille et qui, au contraire, sauvés, ont donné naissance à Rome.<sup>6</sup> D'autre part Apollon était la divinité de laquelle s'inspirait en particulier Auguste. Bien à raison Fraenkel observe (1963, 424) qu'Horace dans cette célébration introduit sa propre personne: "it is only after speaking of poetry [...] in apparently general terms that Horace proceeds to introduce his own person [...] iv.9 begins with the poetry of one individual, Horace from Venusia". Mais, encore plus importante est la dignité du genre qu'Horace représente, c'est à dire du genre lyrique. À cet égard, Horace nous donne une sorte de canon des poètes lyriques où on trouve Pindare, Simonide et Bacchylide, représentés par l'île de Céos, Alcée, Stésichore, Anacréon et Sappho. Fedeli – Ciccarelli aussi (2008, 412) reconnaissent comme un aspect important de cette Ode le fait qu'Horace ici se célèbre lui-même, *longe sonantem natus ad Aufidum*. Expression dans laquelle on retrouve la formule homérique *πολυφλοίσθη θαλάσση*, mais passée à travers Catulle 11,3–4: *longe resonante Eoa / tunditur unda*; Verg. *georg.* 1,358 sv.; *Aen.* 5,866: *tum rauca adsiduo longe sale saxa sonabant*.

Dès lors ce *carmen* est une exaltation d'Horace plus que de Lollius, ou, mieux, l'exaltation de Lollius est au service de l'exaltation d'Horace, qui, bien qu'il ne fût pas né à Rome, avait eu grâce à son père une importante formation culturelle et était devenu le plus grand poète de Rome.

En effet on se résout mal à voir Horace engagé dans la défense de Lollius et de la *clades Lolliana*, et dans l'exaltation de la vertu de quelqu'un qui, comme Lollius, a été convaincu d'être un grand voleur et d'une capacité militaire bien modeste. On est dans l'embarras pour justifier Horace et on a trouvé des solutions différentes: Fedeli – Ciccarelli ont souligné que les péchés de Lollius ont été découverts bien après cette ode et qu'Horace pouvait ne connaître d'aucune façon les vices de Lollius, vices que, comme nous le dit Velleius Paterculus, cité ensuite, Lollius tenait bien cachés. Une autre solution a été défendue par Ambrose (1965), selon qui Horace ferait de l'ironie. Mais l'ironie est difficile à démontrer, bien que

<sup>6</sup> J'ai traité de cette idée d'Horace dans Calboli 1985. Pour le rapport qu'Auguste avait institué avec le culte d'Apollon v. Kienast 1982, 192–200.



sur certains points l'ironie dans cette ode ne puisse pas être exclue.<sup>7</sup> Par exemple ce qu'Horace dit de la vertu de Lollius, aimant la pauvreté, va contre tout ce que nous savons de cet homme. L'énorme accumulation de richesses de Lollius ne se fait pas en peu d'années. Mais je pense que la réponse est un peu plus complexe. Il est bien probable qu'Horace a reçu de Mécène ou d'Auguste quelque invitation à écrire cette ode, mais, à ce point, il y a deux possibilités: il connaissait peu ou pas du tout l'avidité de Lollius, ou bien il la connaissait mais il ne l'a pas considérée d'une façon très sérieuse parce que il ne prenait pas trop sérieusement Lollius, et il s'est servi de lui pour une autre finalité, celle de dire clairement que sa poésie, c'est-à-dire la poésie lyrique, donnait l'immortalité à n'importe quelle personne.

Prenons, maintenant, en considération la *clades Lolliana* qui nous est présentée par Dion 54,20,4–6. Syme a cherché à démontrer qu'elle a été dépourvue de toute consistance (1939, 429; 1986, 396 sv., 431). On connaît bien comment la chose s'est passée, si l'on accepte les notices de Cassius Dion: il nous dit que les Sygambres avec leurs alliés avaient mis en déroute la cavalerie de Lollius, et ensuite Lollius lui-même:

(2) Dio 54,20,5–6: Σύγαμβροί τε [...] φεύγουσιν αὐτοῖς ἐπισπόμενοι τῷ τε Λολλίῳ ἄρχοντι αὐτῆς ἐνέτυχον ἀνέλπιστοι καὶ ἐνίκησαν καὶ ἐκείνον. μαθὼν οὖν ταῦτα ὁ Αὐγουστος ὥρμησε μὲν ἐπ' αὐτούς, οὐ μέντοι καὶ ἔργον τι πολέμου ἔσχεν· οἱ γὰρ βάρβαροι τὸν τε Λόλλιον παρασκευαζόμενον καὶ ἐκείνον στρατεύοντα πυθόμενοι ἕς τε τὴν ἑαυτῶν ἀνεχώρησαν καὶ σπονδὰς ἐποιήσαντο, ὁμήρους δόντες. "Sugambri [...] then, pursuing them [sc. the Roman cavalry] as they fled, they fell in unexpectedly with Lollius, the governor of the province, and conquered him also. On learning of all this, Augustus hastened against them, but found no warfare to carry on; for the barbarians, learning that Lollius was making preparations and that the emperor was also taking the field, retired into their own territory and made peace, giving hostages" (transl. E. Cary, *Dio's Roman History* VI, Cambridge, Mass. 1917, p. 333).<sup>8</sup>

<sup>7</sup> Moralejo (2007, 461), écrit que ce qu'Horace dit sur les nombreux mérites de Lollius "sonara a amarga ironía unos años más tarde, cuando aquél sufrió una infamante derrota militar", mais Moralejo ne dit pas qu'Horace, lui-même, faisait de l'ironie.

<sup>8</sup> Les sources de Dion ont été différentes, Liuius, l'Autobiographie d'Auguste, v. Kuhn-Chen 2002, 135–42.

Le jugement de Tacite (*ann.* 1,10,4), à son tour, est net,<sup>9</sup> il associe la défaite de Lollius à celle de Varus et les considère comme faisant partie des négativités du principat d'Auguste.<sup>10</sup> C'est vrai que les Sygambres et les Usipètes et Tenctères ne sont pas restés sur la rive gauche du Rhin et sont rentrés en Germanie, mais les Sygambres et leurs alliés ont mis en pratique une tactique très intelligente pour contrer les Romains, et c'était la même tactique qu'a employée Arminius: attaquer les Romains et rentrer tout de suite dans les forêts de la Germanie; la conséquence sera que les Romains ne s'empareront jamais complètement de la rive droite du Rhin, sauf quelques pénétrations plus ou moins profondes.

La notice et le jugement de Velléius Paterculus sont dominés par la grande exaltation de Tibère qu'on trouve chez cet historien, et Lollius avait été un adversaire de Tibère – il s'agit d'une circonstance qu'on ne doit pas oublier, qui réduit, mais n'annule pas le témoignage:

(3) Vell. 2,97,1: *Sed dum in hac parte imperii omnia geruntur prosperrime [sc. in Pannonia], accepit in Germania clades sub legato M. Lollio, homine in omnia pecuniae quam recte faciendi cupidior et inter summam uitiorum dissimulationem uitiosissimo, amissaque legionis quintae aquila uocauit ab urbe in Gallias Caesarem. Cura deinde atque onus Germanici belli delegata Druso Claudio, fratri Neronis, adulescenti tot tantarumque uirtutum, quot et quantas natura mortalis recipit uel industria perficit.*

Ce qui se passa alors n'aura pas été trop différent de ce qui arriva dans la *clades Variana*, sauf une grande différence dans la perte de soldats, avec les soldats romains qui s'enfuyaient en masse. Sous le commandement de Caecina, six ans

<sup>9</sup> Syme (1986, 402 n. 116) écrit que la "'clades Lolliana', dully enhanced by Velleius (II.97.1), and also accepted by the incautious Tacitus", eqs.

<sup>10</sup> Suétone (*Aug.* 23) nous donne une version de cette défaite qui, de l'avis de Fedeli – Ciccarelli 2008, 405, est plus modérée que s'il s'agissait d'une véritable défaite, car Suétone soulignerait surtout l'*infamia* et la différence au regard de la défaite de Varus. C'est vrai, mais pas complètement. Lisons le passage de Suétone: *Graves ignominias cladesque duas omnino nec alibi quam in Germania accepit, Lollianam et Varianam, sed Lollianam maioris infamiae quam detrimenti, Varianam paene exitiabilem tribus legionibus cum duce legatisque et auxiliis omnibus caesis.* Et Suétone ajoute toutes les conséquences terribles de la *clades Variana*. Il est bien sûr que la *clades Lolliana* ne fut pas aussi grave que celle de Varus, mais le seul fait qu'on puisse comparer les deux est un indice de la gravité de la défaite de Lollius aussi. Le proclamer *uictor* comme le dit Horace pousse à penser mal du poète. Fedeli – Ciccarelli ont exagéré dans la défense comme il arrive souvent à tous ceux qui écrivent trop.

après, au contraire, les Romains s'arrêtèrent et dressèrent des *castra* dans lesquels ils purent soutenir les attaques d'Arminius et d'Inguiomerus: pour dire vrai Arminius ne voulait pas attaquer les *castra*, mais les soldats romains en marche quand ils seraient sortis des *castra*, l'attaque des *castra* avait été voulue par son vieil oncle Inguiomerus (Tac. *ann.* 63,3–68). Les Germains combattaient, bien efficacement, dans les forêts et les marais qu'on trouvait sur la rive droite du Rhin, pour se défendre et plus ou moins comme dans la *clades Variana*: les Romains avaient poursuivi leur guerre, qui était plutôt un génocide, tuant les gens dans les villages des Chattes ou prenant comme esclaves les vieux, les enfants et les femmes (Tac. *ann.* 1,56,3: *Chattis adeo improuisus aduenit, ut quod imbecillum aetate ac sexu statim captum aut trucidatum sit*), et ils conçurent la *clades Variana* comme une révolte d'esclaves (Tac. *ann.* 1,57,2: *anno quo Germaniae descivere*) et imposèrent le *senatus consultum Silanianum* selon lequel tous les esclaves (et les affranchis aussi) devaient être mis à mort si un esclave tuait son maître (v. Calboli 1996, 102 sv., et Wolf 1988).<sup>11</sup>

En tout cas la question la plus vitale à propos de cette ode, c'est de justifier l'association d'Horace, ce grand poète, avec Lollius, qui termina sa vie d'une façon ignominieuse. On peut dire que Lollius a changé, qu'Horace a voulu défendre Lollius peut-être pour faire plaisir à Mécène, qu'Horace a suivi le comportement d'Auguste qui laissa Lollius dans ses fonctions. De toute façon on a du mal à trouver entre eux un rapport satisfaisant, et une possibilité est de penser qu'Horace a construit une ode techniquement irréprochable, mais prenant le moyen de voir les choses d'une manière plutôt générique. Celui qui a souligné le plus ce caractère de cette ode a été Hans Peter Syndikus. Syndikus a partagé l'ode en trois parties, la première dans laquelle en trois strophes "verkundet Horaz seinen Glauben, daß seine Lyrik nicht untergehen werde" (Syndikus 2001, 360). La deuxième partie donne des exemples concrets de ce qu'il a dit et s'ouvre sur une strophe consacrée à Hélène qui s'est laissé fasciner à la vue de l'or et des richesses de Paris, et cette strophe se réfère à la strophe précédente de la première partie dans laquelle le poète fait allusion aux passions de Sappho. Arrivent ensuite les héros grecs et les défenseurs de Troie Hector et Deiphobe qui sont devenus immortels, c'est à dire connus par tout le monde, grâce à Homère (cf. à cet égard Fedeli – Ciccarelli [2008, 424–29] qui donnent tous les renseignements).

<sup>11</sup> Dietmar Kienast a supposé que le *senatus consultum Silanianum* a été approuvé en l'année 10 ap. J.-Ch. à cause de la peur provoquée par la *clades Variana* (1982, 306), parce que l'action d'Arminius, officier d'un contingent de cavalerie Cherusque, fut vue comme une sorte de mutinerie (v. à cet égard Timpe 1970, 35 sv.; Id., 1995, 25).

L'hypothèse la plus difficile à accepter à propos de M. Lollius est celle qui a été formulée par G. Radke 1986, qui a supposé que Lollius n'était pas coupable du tout, que les Parthes ont réussi à tromper Gaius et que les grandes richesses accumulées par Lollius étaient un usage commun des Romains de ce temps-là. Mais, alors, comment expliquer le scandale de Pline, *nat.* 9,118? Cependant il est intéressant que Radke pense que Lollius n'a pas changé entre le temps d'Horace et ce qui s'est passé ensuite. Pour ma part je partage cette opinion avec la seule différence qu'à mon avis Lollius était un mauvais personnage, et non l'honnête homme que suppose Radke (1986, 779 sv.), qui écrit: "je préfère considérer les reproches qu'on lui a faits comme des exagérations de l'historiographie favorable à Tibère, et je tiens la condamnation de Lollius pour une faute de Gaius trompé par Phraate et mal conseillé par un entourage jaloux" (p. 780).

A mon avis cette ode est vraiment singulière dans le livre quatrième des odes d'Horace et on a du mal à la comparer avec les grandes odes dédiées à Drusus et Tibère (4,4) et à Auguste lui-même (4,5; 4,14), même si nous sommes toujours dans le genre épideictique, c'est-à-dire *demonstratiuum*.<sup>12</sup> Lollius était en tout cas un personnage mineur et il avait subi une défaite, il n'avait pas remporté de victoire.

En d'autres mots, quel est le sens de cette ode dans le livre quatrième des odes d'Horace, une ode qui est au moins discutable du point de vue du personnage auquel l'ode a été dédiée? Je pense que c'est l'idée que la poésie est au dessus de toute critique, que c'est un acte d'orgueil du poète. Je ne peux pas croire qu'Horace pensait vraiment que Lollius méritait cette célébration, que Lollius était comparable aux personnages célébrés par Homère. C'était lui, Horace, qui était comparable à Homère, parce que Rome était comparable à la Grèce des grands héros, et que la poésie lyrique n'était pas moins valable que la poésie épique. La comparaison entre les deux genres poétiques, avec l'affirmation que le genre lyrique a la même capacité de donner l'immortalité que le genre épique, se trouve dans l'ode sixième de ce même livre 4 des odes. Là on ne trouve pas seulement l'idée qu'Apollon, le grand dieu de la poésie lyrique, a permis, en tuant Achille, la naissance de Rome, mais on trouve des références linguistiques à la poésie de Virgile, l'ami disparu d'Horace, mais présent aussi dans la langue d'Horace (Calboli 1985, 173 sv.). L'influence de Virgile que j'ai soulignée dans l'ode sixième n'était pas due au hasard, mais répondait à cette finalité: apparaître comparable à Virgile. Non pas seulement pour la valeur personnelle, mais plutôt pour la valeur du genre lyrique à l'égard du genre épique.

<sup>12</sup> Sur ce genre v. Calboli Montefusco 1979, 261 sv.; Adamietz 1966, 98 sv.

En tout cas pour comprendre mieux l'ode à Lollius on doit, à mon avis, considérer toutes les odes du genre épideictique du livre quatrième et ne pas oublier qu'Horace a ajouté ce livre bien des années après aux trois livres des odes qu'il avait publiés en 23 (dans sa vie écrite par Suétone on lit: *Augustus [...] scripta quidem eius usque adeo probavit mansuraque perpetua opinatus est, ut non modo saeculare carmen componendum iniunxerit, sed et Vindeliciam uictoriam Tiberi Drusique priuignorum suorum, eumque coegerit propter hoc tribus carminum libris ex longo interuallo quartum addere*. Et ceci après qu'Horace avait exprimé dans le premier livre des épîtres toute sa désillusion (*epist.* 1,19,35–40) de ce que le public n'avait pas apprécié d'une façon favorable les trois livres des odes qu'il avait publiés en l'année 23.

La clef de l'ode dédiée à Lollius est la strophe septième où on lit:

(4) Hor. *carm.* 4,9,25–28: *Vixere fortes ante Agamemnona  
multi, sed omnes illacrimabiles  
urgentur ignotique longa  
nocte, carent quia uate sacro.*

C'est-à-dire: il y a eu des héros avant Agamemnon, mais sans Homère leur mémoire aurait disparu. C'est ce qu'on pourrait dire de Lollius et, en effet, sans Horace Lollius serait, peut-être, un des si nombreux personnages mineurs mentionnés par les historiens Velleius Paterculus, Tacite et Suétone.<sup>13</sup> Mais, en mettant en regard les autres personnages célébrés par Horace dans le livre quatrième des Odes, c'est-à-dire Auguste, Drusus et Tibère, pourrait-on dire la même chose? Horace aurait-il pu se vanter d'être celui qui donnait l'immortalité à Auguste et aux *Nerones*?<sup>14</sup> Une telle proposition aurait été indélicate et grossière, et peut-être un peu dangereuse.<sup>15</sup> Cela aurait été comme dire: votre renommée auprès

<sup>13</sup> L'affirmation de Gerhard Radke (1986, 782), "Sans la force de la poésie lyrique, sans sa poésie, personne ne parlerait de Lollius", est excessive, mais s'approche de la vérité. En tout cas c'était l'opinion d'Horace, il le dit explicitement: Hor. *carm.* 4,9,30–34: *non ego te meis / chartis inornatum sileri, / totue tuos patiar labores / inpune, Lolli, carpere liuidas obliuiones.*

<sup>14</sup> Au contraire ce sera lui, Horace, qui empêchera par ses vers (*meis chartis*) que les *obliuiones*, noires d'envie, s'empatrent des *labores* de Lollius. Impossible d'affirmer cela pour Auguste, Drusus, Tibère.

<sup>15</sup> Dans les cas très subtilement développés dans *Rhet. Her.* 3,6,11–12, je ne trouve pas ce cas, mais un cas qui représente la même idée d'une façon explicite et, par conséquent, bien plus grossière: *Ab eius persona, de quo loquemur, si laudabimus: uereri nos, ut illius facta uer-*

de la postérité dépend de moi. Horace pouvait le dire de Lollius, de Censorinus, personnages dépourvus de l'importance d'Auguste et de ses fils, même si Horace ignorait les vices de Lollius et si le mépris de richesses de la part de Lollius n'était pas ironique. Remarquons qu'Auguste lui-même était très attentif à cet aspect.<sup>16</sup> Lorsqu'il invita Horace à composer une épître en son honneur (Suet. v. *Hor.* 30 sv.) il dit: *irasci me tibi scito, quod non in plerisque eiusmodi scriptis mecum potissimum loquaris. An uereris, ne apud posteros infame tibi sit, quod uidearis familiaris nobis esse?* Dans ces mots il y a toute une attention à la postérité, et cet aspect nous intéresse de deux points de vue, (1) de la conception d'Horace au regard de l'immortalité, et (2) de l'attention d'Auguste à cette question. Une confirmation de ceci se trouve dans le fait qu'aucune allusion directe à cette action d'Horace conférant l'immortalité n'apparaît dans les odes où Horace célèbre Drusus et Tibère (4,4) ou Auguste (4,5) et surtout l'attitude d'Horace dans l'ode à Lollius n'a rien à voir avec celle qu'il montre dans l'ode 4,14 lorsqu'il fait allusion à ce thème. Il emploie le verbe très rare *aeternet* (v. 5), qui avait été mis en usage par Varron (Non. 75, *Rerum humanarum lib. II*, v. *ThLL* I 1141, 75–81),<sup>17</sup> mais ce qui va donner l'immortalité aux vertus d'Auguste est la *cura patrum* et *Quiritum*, c'est-à-dire, le *Senatus Populusque Romanus*, Horace évite bien de mettre en relation ce thème avec lui-même et il fait seulement une allusion indirecte et bien discrète à soi-même lorsqu'il parle de l'impétuosité guerrière de Drusus et Tibère en la comparant à la force de l'*Aufidus tauriformis*, c'est-à-dire au fleuve de son enfance. Ou mieux, et plus subtilement, Horace avec l'interrogation rhétorique exclut que le Sénat et les Quirites puissent *aeternare* Auguste, mais il prend garde de dire qu'il sera lui, Horace, en mesure de le faire, tandis qu'en effet il le fait en commençant quatre strophes avec *te* (Auguste), répété en tout neuf fois:

---

*bis consequi possimus; omnes homines illius uirtutes praedicare oportere; ipsa facta omnium laudatorum eloquentiam anteire.* Pourquoi dangereuse? Horace avait combattu à Philippes dans le camp de Brutus et Cassius, chose dont il s'est toujours vanté, mais qui avait sûrement laissé le souci de garder certaines limites (sur la mémoire de Philippes chez d'Horace v. Citroni 2000 et ma réponse Calboli 2004, 252–56). Horace était un si grand poète qu'il était lui permis de se vanter du fait qu'il avait combattu les armes d'Octavien, mais la mesure s'imposait d'autant plus de deux points de vue, d'Auguste et d'Horace lui-même qui de soldat de Brutus était devenu donneur d'immortalité au profit de ses ennemis.

<sup>16</sup> Selon La Penna (1963, 115), Auguste avait pris personnellement à partir du 20 le contrôle de l'élite intellectuelle et culturelle de Rome. Je partage cette opinion.

<sup>17</sup> V. aussi Kiessling – Heinze 1958, 456: "mit nochmaliger Betonung des Hauptbegriffs *aeternet*, ein seltenes, nur noch einmal aus Varro (*litterisque ac laudibus aeternare* Non. p.75) zitiertes Wort".

- (5) Hor. *carm.* 4,14,1–53: *Quae cura **patrum**, quaeue **Quiritium*** 1  
*plenis honorum muneribus tuas,*  
*Auguste, uirtutes in aeuum*  
*per titulos memoresque fastus*
- aeternet, o, qua sol habitabilis* 5  
*inlustrat oras, maxime principum?*  
 [...]
- ut barbarorum Claudius agmina*  
*ferrata uasto diruit impetu* 30  
*primosque et extremos metendo*  
*strauit humum, sine clade uictor,*
- te copias, te consilium et tuos*  
*praebente diuos.*  
 [...]
- Te Cantaber non ante domabilis* 41  
*Medusque et Indus, te profugus Scythes*  
*miratur, o tutela praesens*  
*Italiae dominaeque Romae*
- te fontium qui celat origines* 45  
*Nilus et Hister, te rapidus Tigris,*  
*te beluosus qui remotis*  
*Obstrepi Oceanus Britannis,*
- te non pauentis funera Galliae*  
*duraeque tellus audit Hiberiae.* 50  
*Te caede gaudentes **Sygambri**<sup>18</sup>*  
*compositis uenerantur armis.*

<sup>18</sup> Horace n'a pas oublié les Sygambres, mais Auguste, non Lollius, est celui qui les a contraints à la paix. Ici il y a comme une subtile connexion avec l'Ode 4,9, comme si Horace voulait se corriger et souligner: c'est **toi**, Auguste, non Lollius, que je voulais célébrer avec ma poésie qui donne l'immortalité.

Dès lors la fonction de l'Ode à Lollius (comme de celle à Censorinus) était pour Horace de saisir au vol l'occasion de faire une affirmation explicite sur le pouvoir de sa poésie, une affirmation qu'il ne pouvait pas faire à propos d'Auguste et de ses fils. Il valait bien la peine pour cela d'exalter quelqu'un au dessus de ses mérites, et même de faire des affirmations qui n'étaient pas trop éloignées du mensonge comme celle sur la victoire remportée par Lollius parce qu'il avait réussi à s'enfuir.

D'autre part cette ode n'est pas isolée des autres consacrées à l'exaltation d'Auguste et de ses fils, Drusus et Tibère: elle a été construite de la même façon, le mètre est celui de la poésie éolienne, strophe alcaïque, et le nom du personnage célébré est placé dans l'ὀμφολός, c'est-à-dire à la moitié de l'ode (ceci arrive pour certaines odes comme la 4,4, la 4,6, la 4,9, la 4,10, la 4,12; v. Calboli 1985, 175).

Pour ce qui concerne le mensonge de nommer Lollius *uictor*, Virgile aussi avait modifié la présentation de Diomède en *Eneide* 11,225 sv. au regard de ce qu'on trouve chez Homère, peut-être en suivant Licophron dans *Alexandre*, mais plus probablement de sa propre initiative.<sup>19</sup> Virgile fait dire à Diomède qu'il ne voudrait jamais se battre contre Enée qui est un si bon guerrier que s'il y avait eu deux comme lui les Grecs ne se seraient jamais emparés de Troie, tandis que chez Homère Enée est mis à mal par Diomède et est sauvé seulement par l'intervention de sa mère Venus et d'Apollon après que Diomède n'a pas hésité à blesser Venus aussi.

D'autre part même Pindare, le poète inimitable selon l'avis d'Horace (*carm.* 4,2,1–4), n'a pas eu honte de célébrer et immortaliser les tyrans Siciliens, spécialistes en cruauté (Hor. *epist.* 1,2,57 sv.: *inuidiā Siculi non inuenere tyranni / maius tormentum*). C'est l'histoire honteuse et terrible de l'humanité.

Bologne

## Bibliographie

- Adamietz 1966 = J. Adamietz, *M. F. Quintiliani Institutionis Oratoriae Liber III, mit einem Kommentar herausgegeben*, München.
- Ambrose 1965 = J. W. Ambrose, "The Ironic Meaning of the Lollius Ode", *TAPhA* 96: 1–10.
- Calboli 1966 = G. Calboli, "I modi del verbo greco e latino 1903–1966", *Lustrum* 11: 173–349.
- Calboli 1985 = G. Calboli, "Wortstellung und literarische Nachahmung im vierten Odenbuch des Horaz", *Klio* 67: 168–176.

<sup>19</sup> V. Russi 1985, 81.



- Calboli 1996 = G. Calboli, "La cultura romana imperiale tra letteratura e diritto", dans: D. Mantovani (éd.), *Per la storia del pensiero giuridico romano. Da Augusto agli Antonini*, Torino, 87–109.
- Calboli 2004 = G. Calboli, "The Schemata λέξεως: A Grammatical and Rhetorical Tool", *Rhetorica* 22: 241–256.
- Calboli Montefusco 1979 = L. Calboli Montefusco, *Consulti Fortunatiani Ars Rhetorica. Introduzione, edizione critica, traduzione italiana e commento*, Bologna.
- Citroni 2000 = M. Citroni, "The Memory of Philippi in Horace and the Interpretation of Epistele 1.20.3", *CJ* 96: 27–56.
- de Melo 2007 = W. D. C. de Melo, *The Early Latin Verb System; Archaic Forms in Plautus, Terence and Beyond*, Oxford – New York.
- Fedeli – Ciccarelli 2008 = P. Fedeli – I. Ciccarelli, *Q. Horatii Flacci Carmina, Liber IV*, Firenze.
- Fraenkel 1963 = E. Fraenkel, *Horace*, Oxford 1957 (= 1963).
- Forschner 1994 = M. Forschner, *Über das Glück des Menschen: Aristoteles, Epikur, Stoa, Thomas von Aquin, Kant*, Darmstadt.
- Kienast 1982 = D. Kienast, *Augustus, Prinzeps und Monarch*, Darmstadt.
- Kiessling – Heinze 1958 = A. Kiessling – R. Heinze, *Q. Horatius Flaccus, Oden und Epoden*, erklärt von A. K., 9. Auflage besorgt von R. H., Berlin.
- Kuhn-Chen 2002 = B. Kuhn-Chen, *Geschichtskonzeptionen griechischer Historiker im 2. und 3. Jahrhundert n. Chr.: Untersuchungen zu den Werken von Appian, Cassius Dio und Herodian*, Frankfurt am Main.
- La Penna 1963 = A. La Penna, *Orazio e l'ideologia del principato*, Torino.
- Moralejo 2007 = J. L. Moralejo, *Horacio. Odas, Canto secular, epodos, introducción general, traducción y notas de J. L. M.*, Madrid.
- Paulson 1911 = J. Paulson, *Index Lucretianus*, Gotoburgi.
- Radke 1986 = G. Radke, "Le carmen Lollianum d'Horace", *Latomus* 45: 768–782.
- Romano 1991 = E. Romano, *Q. Orazio Flacco. Le opere I: Le odi, il carme secolare, gli epodi, Tomo secondo, commento di E. R.*, Roma.
- Russi 1985 = A. Russi, "Diomede", *Enciclopedia Virgiliana* II, Roma, 77–82.
- Syme 1939 = R. Syme, *The Roman Revolution*, Oxford.
- Syme 1986 = R. Syme, *The Augustan Aristocracy*, Oxford.
- Syndikus 2001 = H. P. Syndikus, *Die Lyrik des Horaz. Eine Interpretation*, 3. Auflage, Darmstadt.
- Timpe 1970 = D. Timpe, *Arminius-Studien*, Heidelberg.
- Timpe 1995 = D. Timpe, "Geographische Faktoren und politische Entscheidungen in der Geschichte der Varuszeit", dans: R. Wiegels – W. Woesler (Hrsg.), *Arminius und die Varusschlacht, Geschichte – Mythos – Literatur*, Paderborn – München – Wien – Zürich, 13–27.
- Wolf 1988 = J. G. Wolf, *Das Senatusconsultum Silanianum und die Senatsrede des C. Cassius Longinus aus dem Jahre 61 n. Chr. (SHAW 1988.2)*, Heidelberg.